



Opex : le soldat au cœur du succès

« *La qualité de l'engagement du combattant sur le terrain fait la différence entre les missions réussies et celles qui ne le sont pas* », a déclaré le ministre de la Défense Gérard Longuet, à l'issue d'une table ronde sur ce thème tenue le 22 novembre 2011 à Paris.

L'engagement militaire, dit-il, implique une totale disponibilité avec les risques qui l'accompagnent. Au cours de la même table ronde, dix combattants de divers grades ont apporté leurs témoignages sur les principales opérations en cours ou engagées depuis l'automne 2010 en Afghanistan (opération « Pamir »), Libye (« Harmattan ») et Côte d'Ivoire (« Licorne »). Le centre de planification et de conduite des opérations (CPCO) travaille au profit de l'Etat-major des armées, dont le chef (CEMA) présente des options stratégiques à l'autorité politique. Les armées forment des modules adaptés aux missions en volume et capacité (cohérence d'effectifs et de moyens). « *Il s'agit de bâtir une structure de commandement pour le CEMA*, explique le général de brigade aérienne Jean Borel, adjoint planification au CPCO, *cela n'exclut pas une dominante d'armée*

mais implique aussi les autres. Les armées entretiennent les compétences ».

Afghanistan : une formation opérationnelle spécifique rassemble les différentes spécialités afin de se roder à une procédure commune, déclare le lieutenant-colonel Stéphane Caffaro, officier adjoint du 21ème Régiment d'infanterie de marine et blessé le 18 septembre 2010 (*voir revue téléchargeable N°304 juin 2011 p.18*). Il s'agit de donner au GTIA (Groupement tactique interarmées des troupes françaises) de la province de Kapisa une grande cohésion et une force morale avant de projeter ses éléments dans un environnement hostile. Un blessé a la certitude que *« l'institution mettra tout en œuvre pour l'évacuer, le soigner correctement et qu'il retrouve sa place dans son unité »*, dans la mesure du possible. La moyenne d'âge des blessés est de 30 ans ! *« Il faut une culture de la réactivité pour aller projeter son savoir-faire n'importe où dans le monde en moins de 48 heures »*, souligne le sergent-chef Yann Baratte, contrôleur aérien avancé du commando parachutiste de l'air 20. Lors d'une attaque simultanée sur trois points contre une unité de la coalition par une trentaine d'insurgés, il s'est trouvé sous leur feu nourri alors qu'il guidait une patrouille d'hélicoptères français et américains pour les éliminer. *« Après huit heures de combat et de feu, le silence est la plus belle récompense »*. Pendant les trois semaines qui ont suivi, pas un seul coup de feu n'a été tiré dans la vallée. *« Quand on est bien entraîné, on n'a pas peur. La peur de mourir, on l'a après, quand tout se calme »*.

Libye : le lieutenant-colonel Loïc Rullière, pilote de Rafale et commandant l'escadron de chasse 1/7 « Provence », a dirigé la première patrouille de la première vague, en protection de la deuxième vague de Rafale et de Mirage 2000 qui devait aller loin dans la profondeur du territoire libyen. Son unité, basée à Solenzara (Corse) est en alerte : les équipages et mécaniciens ont travaillé toute la nuit. Tous les senseurs des appareils ont été employés pour résoudre la principale difficulté : faire la discrimination entre les véhicules armés et la population civile. *« Notre fierté est d'avoir rempli la mission »*. Un jour, dans le sud, un drone américain Predator a surveillé trois zones pendant trois heures avant l'arrivée des avions français... dont les cibles ont été soudainement changées. *« Le commandant (de la force aérienne française) a attendu que l'analyse soit complète avant d'envoyer une patrouille »*, précise le lieutenant-colonel Rullière. De son côté, le personnel d'aviation embarquée habite quasiment sur le théâtre d'opérations. *« On monte dans l'avion et on reçoit une photo (numérisée) prise par un Mirage F1-CR déclare le lieutenant de vaisseau*

Sébastien Colard, pilote de Rafale de la flottille 12 F, sur zone, on fait une reconnaissance des sites et on les engage. 1 H 45 après, on se pose de nuit sur le porte-avions avec six bombes en moins ». Les pilotes français et américains sont les seuls au monde à pouvoir effectuer de telles missions de nuit. A bord, les mécaniciens sentent qu'ils font partie de la chaîne, souligne le lieutenant de vaisseau Colard. De retour de mission en Afrique de l'Ouest, l'équipage du Bâtiment de projection et de commandement *Tonnerre* a appris un vendredi soir qu'il devait partir pour la Libye. Trois jours plus tard, il a appareillé avec tous les moyens nécessaires (armement, transmissions et modules) et après avoir organisé l'escorte (les yeux et les oreilles de la force). Ce bâtiment interarmées avec un hôpital, des compagnies de combat et des hélicoptères de l'armée de terre a dû mettre en œuvre une opération complexe. « Il a embarqué 400 militaires de plus de 30 unités différentes et les chefs de modules ne connaissaient pas les gens avec qui ils allaient travailler », souligne le capitaine de vaisseau Philippe Ebanga, commandant du *Tonnerre* pendant les opérations Licorne et Harmattan. Pendant trois mois, ces deux missions ont mobilisé le même équipage, qui a dû également assurer la maintenance du bâtiment. Une opération de frappes par hélicoptères, préparée à la minute près, commence par de longues minutes d'infiltration de nuit avec le risque d'essuyer des tirs d'armes anti-aériennes et de missiles sol/air. « Pour le raid sur Syrte, les photos de renseignement n'étaient pas suffisantes, nous avons été accueillis par des tirs de canons de 33 mm, explique le capitaine Brice Erblanc, pilote de Tigre du 1er Régiment d'hélicoptères de combat, on a recherché toutes les forces de Khadafi sur des pick-ups qui se cachent pour échapper aux avions de chasse. Il fallait tirer sur l'armement qu'on voyait à 200 m, c'est-à-dire à portée de ces armes ». Les renseignements sont fournis en temps réel par des avions de reconnaissance. « On est concentré dans l'action, on n'a plus de temps de ressentir d'émotion ». En outre, une frégate effectue un tir d'artillerie contre la côte pendant le transit des hélicoptères au dessus de la mer. Ainsi, la frégate de défense aérienne *Chevalier-Paul* détecte tout ce qui vole à 400 km autour d'elle (avions, hélicoptères et drones), indique le premier maître Jean-Philippe Merle de la cellule de coordination aérienne, elle doit éviter les collisions et que les hélicoptères, dont elle a la charge, ne travaillent pour une autre unité. Un avion de patrouille maritime ATL2 guide onze hélicoptères de combat (dont un de recherche et de sauvetage) vers les objectifs désignés, qu'il surveille par détecteur infrarouge. Il en informe l'avion radar de surveillance de théâtre AWACS, afin que la vague d'assaut ne soit pas gênée par d'autres aéronefs sur zone. Pendant l'engagement des hélicoptères, la frégate informe aussi l'AWACS

du volume d'obus qu'elle va tirer avec ses deux canons de 76 mm. « *Le commandant ordonne le feu sur deux objectifs pendant que les hélicoptères reviennent au BPC* », ajoute le premier maître Merle. Ce bâtiment était en sécurité, mais une frégate a essuyé des tirs, indique le capitaine de vaisseau Ebanga.

Côte d'Ivoire : le capitaine Sébastien Laloup, pilote de transport de l'escadron de transport 1/64 « Béarn », a participé au pont aérien mis en œuvre entre Libreville (Gabon) et Abidjan (voir article « *Gestion française des expatriés en temps de crise* » dans les rubriques « *Actualités* » ou « *Archives* » 7-12-2011). Le soutien était prépositionné depuis deux mois quand, le 2 avril dans l'après-midi, est donné l'ordre de décoller pour se poser à Abidjan le lendemain à 3 h du matin. Le pont aérien, exclusivement français au début, évacue des ressortissants de diverses nationalités (Européens, Africains, Américains et Libanais) sur Dakar (Sénégal), Libreville (Gabon) et Lomé (Togo). Les avions reviennent avec des vivres et de l'eau. Les équipages ne comptent pas leurs heures de vol. « *Les gens évacués ne cachaient leur joie sur leurs visages, car ils n'avaient plus d'argent ni de vivres. Pour nous, cela valait toutes les récompenses et toutes les médailles* » ! A Abidjan, la force française Licorne a tout sécurisé au sol. L'adjudant Vincent Leroy était chef de peloton ERC 90 Sagaie du 12ème Régiment de cuirassiers, en alerte depuis 24 heures. « *Depuis six mois et demi, on savait ce qu'on devait faire. Ma mission militaire était simple : tenir un carrefour* ». La bataille d'Abidjan, de haute intensité, a duré une dizaine de jours : évacuation de ressortissants jour et nuit, prise de l'aéroport et prise du port autonome. « *Les hommes étaient à fond dans leur mission* », conclut l'adjudant Leroy.

Loïc Salmon

De gauche à droite : général de brigade aérienne Jean Borel, lieutenant-colonel Stéphane Caffaro, lieutenant de vaisseau Sébastien Colard, sergent-chef Yann Baratte, animateur Didier François, lieutenant-colonel (Air) Loïc Rullière, adjudant Vincent Leroy, capitaine de vaisseau Philippe Ebanga, capitaine Brice Erblanc et premier maître Jean-Philippe Merle.